

la chèvre et les biquets

par Claude Gaignebet

Cet exposé a été présenté dans le cycle de conférences
organisé par la Joie par les livres
en 1975-1976

Les versions françaises

Le conte des *Trois biquets* semble avoir été un des plus répandus dans tout le domaine français. D'après le livre de Mme Tenèze (tome 3 du *Conte populaire français* consacré aux contes d'animaux), on en a recueilli quatre-vingt-huit versions depuis un siècle.

Ces versions sont intéressantes à beaucoup d'égards pour le folkloriste, et d'abord parce qu'elles donnent, dans leurs titres mêmes, toute une série de noms pour la chèvre, les chevreaux, le loup, empruntés à une dizaine de dialectes. Dans le Hainaut, c'est *Le loup, la gade et les petits gadelots* ; en Argonne, *La gaille et ses gaillots* ; en Lorraine, *La biquète et ses boquins* ; dans le Nivernais et le Morvan, *La bigue, les bigots et le loup* ; autres versions nivernaises : *La chèvre et ses chigats, Le renard pèlerin, La bigue et ses cinq bigons* ; en Sologne, *La chieuve et ses biquions* ; en Charente, *La courbille et les petits courbillons, Les chebrats et le louc* ; en Vendée, *La chèvre et les petits caboulés, Gorion-gorionnette*. Des versions occitanes : *Las crabidetas* (les chevrettes), *Le lop e la mandra* (le loup et le renard), etc.

L'analyse des documents français permet de dégager les principaux thèmes du conte : d'abord le départ de la chèvre ; elle décide de s'absenter à la recherche de nourriture, soit pour aller à la ville, ou en pèlerinage, ou guérir sa patte cassée. Elle recommande à ses petits de n'ouvrir qu'à elle, en faisant montrer patte blanche et dire une formulette.

Le renard intervient ; mis au courant de la situation, il contrefait la chèvre, réussit

à se faire ouvrir et à voler des fromages.

Puis le loup essaie d'entrer (traditionnellement, il y a trois essais consécutifs), mais il est reconnu à sa patte noire et à sa grosse voix ; puis il trouve un palliatif, mais échoue encore car la farine dont il avait couvert sa patte est tombée en route ; enfin, ayant réussi à se faire blanchir la patte et adoucir la voix, il persuade les chevreaux de lui ouvrir et les mange, tous ou presque selon les variantes.

Enfin, contre-attaque de la chèvre : le loup est mis en mauvaise posture, est brûlé, ébouillanté ou rendu malade ; il est enfourché, on lui ouvre le ventre, on le lui remplit de pierres ; finalement il se noie, il restitue les chevreaux — assez souvent, il le fait en pétant.

Une formulette, toujours à la fin du conte, prévient les bergers de prendre garde au loup ; dès le XVI^e siècle, dans un recueil de textes enfantins des écoles de Rouen, *La Friquassée crotestyllonnée*, nous trouvons la formulette suivante : « Gardez-vous du loup pelé, il a dents et sous-dents et oreilles de jument. »

Voilà donc, en gros, les variantes que nous avons en France. Chose curieuse, on n'en retrouve presque rien dans les éditions pour enfants. La plupart des auteurs, qui gardent généralement l'anonymat, ont repris le conte de Grimm, en précisant ou non "adapté de Grimm". Les versions françaises ne sont pas utilisées, encore moins les versions patoises, alors que la renaissance des langues régionales est à la mode et que, d'autre part, on a observé en 1964, à Saint-Urcize (Cantal), que les enfants comprenaient parfaitement ce que leur racontait une grand-mère en patois.

Le conte des frères Grimm

Voyons rapidement le conte de Grimm : *Le loup et les sept chevreaux*. Le chiffre sept est à noter car, dans les variantes françaises, on trouve plus souvent le chiffre trois. Donc, la chèvre va dans la forêt, disant à ses enfants qu'ils reconnaîtront le loup à sa grosse voix et à ses pattes noires ; et Grimm donne une formulette : « Ouvrez, mes chers enfants, c'est votre mère qui revient et qui apporte pour chacun un petit quelque chose. » Élément important dans le conte, c'est la formulette qui va opposer la voix du loup et celle de la chèvre ; or elle est absente de presque tous les livres imprimés actuellement pour les enfants.

Le loup amenuise sa voix en mangeant de la craie, puis fait blanchir sa patte avec de la pâte par le boulanger, avec de la farine par le meunier ; celui-ci, hésitant, finit par céder aux menaces du loup et là, le conteur intervient : « Eh ! oui, les gens sont comme cela. » Par la suite, on trouvera de plus en plus souvent dans les contes ce genre de remarque introduisant des considérations morales. A la fin, quand le loup se réveille le ventre plein de pierres, Grimm donne une formulette que je n'ai retrouvée nulle part ailleurs. Le loup s'exclame :

« Qu'est-ce qui poume et patapoume
Là-dedans, dans mon ventre ?
Six chevreaux, je croyais,
Mais des cailloux, c'est ce que c'est ! »

Enfin le loup qui a soif se penche au bord de l'eau, se noie lamentablement et tout le monde se réjouit.

Les éditions pour enfants

Les éditions Bias ont publié plusieurs fois, sous différents aspects, une adaptation de cette version, avec ou sans mention des frères Grimm. On y trouve des différences par rapport au conte, des détails modifiés et des passages dilués ; on insiste beaucoup, par exemple, sur la manière dont la chèvre aime ses petits. Dans un de ces albums, dont l'adaptation est signée J.-P. Bayard, le texte devient très

bavard : « ... les petits chevreaux aiment à se divertir. Ils aiment courir au caprice du vent », etc. La scène du meunier se fait sans menaces, mais surtout l'histoire tourne court, c'est-à-dire qu'on évite absolument la punition du loup. Et les formulettes ont disparu.

Des ajouts encore dans *Le loup et les sept chevreaux*, un album des éditions Odege "d'après Grimm" ; quand le loup approche de la cabane de la chèvre, on nous dit : « il se léchait les babines, le monstre... » Le loup adoucit sa voix non avec de la craie, mais en mangeant des bonbons au miel, ce qui a paru plus naturel à l'adaptateur. Pas de formulette, pas d'intervention du boulanger et la fin est très rapide.

Plus intéressante pour le folkloriste, une édition de Pellerin qu'on peut situer approximativement vers 1850. De toute évidence, le rédacteur n'a pas lu Grimm et part sans doute d'une version populaire, ou du moins qui existait dans des recueils de l'époque. Ici, compère le loup blanchit seul sa patte et il va voir le renard ; nous avons vu que le personnage du renard, qui n'intervient pas chez Grimm, figure au contraire dans beaucoup de versions françaises. Le loup, donc, sur le conseil du renard, se déguise en pèlerin, mais la chèvre, qui est rentrée chez elle, fait semblant d'être trompée, échange à travers la porte avec le visiteur formulettes et bénédictions, puis l'invite à passer par la cheminée, où elle a allumé un brasier, et le loup va être grillé. On sent là que l'auteur se régale : « Plus le loup criait, plus la chèvre faisait grand feu... Ainsi suffoqué, grillé, à moitié mort, il se mit à tomber dans le brasier ardent où la chèvre le tenait avec sa fourche et le retournait sur les charbons jusqu'à ce qu'il fût grillé comme un boudin. »

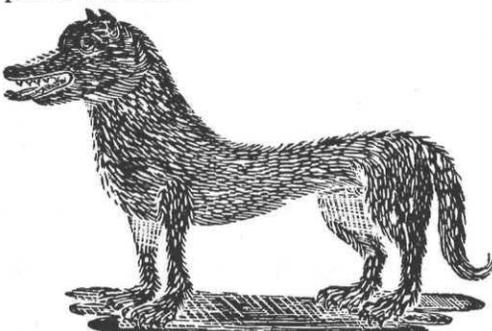
Cette punition du loup est absolument traditionnelle ; elle figure dans un autre conte, « Le loup et les trois animaux », dont Walt Disney a tiré l'histoire des « Trois petits cochons » et des trois cabanes de résistance progressive ; on en connaît beaucoup de variantes. La biquette dit au loup : « Mets ta queue dans le trou de la serrure et tu pourras entrer », alors on tient la queue du loup de l'autre côté

de la porte et on lui enfonce un brandon ardent dans le derrière ; ou bien il pète si fort en soufflant sur la cabane qu'il en fait éclater son ventre (version wallonne), ou encore il va voir le cordonnier qui lui coud tous les orifices du corps si bien qu'il gonfle jusqu'à éclater, en tuant à moitié le cordonnier.

Je passe rapidement sur une adaptation signée Danika, aux éditions Lito, sous le titre *Biquette et le loup*. L'auteur, qui n'a visiblement rien compris au conte, ne respecte aucun des thèmes et, détail curieux, il réintroduit le sucre d'orge, non pas pour adoucir la voix du loup, mais pour séduire les biquets : le loup se rend chez l'épicier, monsieur Pomme, lui demande des sucres d'orge, les goûte, les trouve bons et en achète cent qu'il propose aux biquets comme un cadeau de leur famille.

L'adaptation non signée parue chez Flammarion, dans les albums du Père Castor, part, selon toute apparence, d'une version française, peut-être d'un recueil de contes de l'Ouest. On y retrouve la patte blanche et la voix, le renard et ses conseils. C'est donc, parmi les éditeurs, le seul qui ne se soit pas contenté de démarquer Grimm ou ses adaptations. Le conte démarre bien, à partir d'un texte traditionnel, puis brusquement, il semble que l'auteur ait voulu en finir très vite ; il fait revenir la chèvre inopinément derrière le loup et tout uniment, elle envoie le loup dans l'eau à coups de corne.

Je n'ose pas faire d'hypothèse sur cette manière d'esquiver un ventre de loup ouvert, mais la question reste posée : que se cache-t-il, implicitement, derrière ce souci de ce que les enfants peuvent supporter ou non ?



La Bête du Gévaudan, image du XVIII^e siècle.

La peur du loup

Pourquoi les adaptateurs ont-ils choisi délibérément le conte de Grimm ? Par commodité ? Et pourquoi ont-ils supprimé certains épisodes ? En vertu de quelles idées sur ce que doit lire un enfant ? L'impression qui se dégage de l'ensemble des analyses et plus particulièrement de cette quasi totale suppression de l'épisode final — du loup au ventre ouvert — c'est qu'il y a une campagne contre le loup, campagne que je crois ancienne, larvée, et contre la peur que pourrait provoquer le loup.

Il semble y avoir derrière tout cela l'idée que ce ventre ouvert, dans lequel on va accumuler des pierres, a quelque chose de gréviste et de graveleux, qui risque de provoquer des névroses. Ceux qui ont un peu réfléchi à la peur chez les enfants peuvent être obsédés — même sans l'avoir vraiment lu — par un des grands textes de Freud : *L'homme aux loups*, par cet enfant qui, devenu adulte, se réveillait en sursaut et voyait dressé devant sa fenêtre un sapin où se trouvaient des loups à la queue droite. Freud a fait à partir de ce cas une psychanalyse très intéressante. Bien entendu, la queue droite est phallique. Mais peut-être cette terreur du loup venait-elle de certains contes traditionnels racontés à cet enfant par sa nourrice, qui était russe. Il me semble que tout ce texte pourrait être revu à la lumière du folklore et des traditions populaires. En effet, l'homme-aux-loups était né à la Noël ; or, le jour de Noël est une date du loup ; rappelez-vous le vers de Villon : « Sur le Noël, morte saison, que les loups se paissent de vent... »

On sait qu'à Noël — c'est dans toutes les traditions populaires — le loup ouvre si grand la gueule qu'il est même souvent incapable de la refermer ; se nourrissant de vent, il va de soi qu'il sort de lui uniquement des vents. Dans *Le folklore obscène des enfants*, travail en partie consacré au loup, et où l'on part de ce que les enfants disent eux-mêmes et non de ce qu'on leur fait dire, j'ai essayé de montrer que cette queue dressée — symbole phallique en effet — n'importe quel

paysan y verra le signe que le loup pète.

Il n'est pas question de conclure en quelques minutes sur un texte important de Freud, mais il y aurait beaucoup à dire de cette terreur du loup, qui est réelle et bien ancrée. Je suis surpris qu'il y ait si peu d'études à ce sujet ; on connaît beaucoup de témoignages rétrospectifs de cette peur chez les gens, mais que sait-on sur les réactions des enfants eux-mêmes et sur les conséquences de leurs lectures ?

On sait ce que la tradition transmettait de contes et de personnages à faire peur pour les enfants ; cela a été étudié, en particulier par des psychanalystes. On peut en donner des raisons précises ; par exemple, avec l'histoire du pou qui est au fond du puits et risque de vous tirer par les cheveux, on voulait éviter que les enfants ne se penchent sur le puits.

Quand j'ai commencé à étudier les biquets, je pensais qu'il suffisait de donner aux enfants les contes traditionnels et qu'ils les recevraient très bien ; j'ai donc lu un des contes de biquets à ma fille, qui a trois ans. Pendant dix jours, elle avait peur la nuit, elle se levait de temps en temps, m'obligeait à chercher le loup dans la chambre, etc. Puis elle est allée à l'école et l'institutrice lui a appris une petite chanson : « C'est le loup, le grand méchant loup... Il ne mange pas les filles, il ne mange pas les gars, il préfère la vanille, les bonbons, le chocolat. » Elle la répète très souvent, à tue-tête, et ça lui fait un bien fou. Je ne sais pas d'où vient cette formulette, que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Mais on m'a détruit mon grand méchant loup...

Cette histoire de loup reste vraiment curieuse : ces névroses, ces peurs qui subsistent dans les campagnes, ces émissions à la télévision sur la bête du Gévaudan... Et la tradition s'appuie sur des localisations. Par exemple dans un des contes du domaine français, il est question de la cabane de Galoubé, ou Galoupé ; or la galoupe, c'est le loup-garou (on dit "courir la galoupe"), cette bête qui vous saute dessus dans un chemin creux et vous fait courir jusqu'à ce que vous tombiez — mon père me racontait cela quand j'étais enfant. La cabane de Galoubé existe à

Saint-Urcize ; c'est un pays où les histoires de loup-garou sont très vivantes et liées à des lieux précis.

Et cela pose une question : quand je raconte une histoire à ma fille, vais-je lui dire que Mélusine se trouve dans le bassin des Tuileries ? Autrefois, il y avait ainsi des personnages dans Paris : le moine bourru, le petit homme rouge... Faut-il les ancrer de cette manière ? Pourquoi pas ? Cela ferait une écologie locale un peu différente : le vampire de la tour Montparnasse... On connaît le fantôme de l'Opéra, sombre héros d'un roman de Gaston Leroux, mais il est curieux qu'aucun être mythique ne hante le métro.



Philippe Dumas : *Le Petit Chaperon bleu marine, Contes à l'envers, Ecole des loisirs.*

Au cours de la discussion qui a suivi cet exposé, Claude Gaignebet, en répondant aux questions des auditeurs, a évoqué d'autres aspects du conte :

« Le conte populaire est-il vraiment fait pour les enfants ? Il est souvent assez cru... »

Les enfants aussi sont crus ! Il est vrai qu'ils peuvent l'être entre eux et supporter assez mal l'obscénité des adultes. Mais cela fait partie de leur langage et du folklore spécifique qui est le leur.

Pour répondre à votre question, je rappellerai que le terme "conte de nourrice" est déjà employé dans l'antiquité pour désigner les contes populaires. Il semble que le conte ait eu une fonction de transmission de la nourrice à l'enfant ; fonction ancienne qui correspond peut-être à l'initiation à un certain langage, dans la mesure où parfois le conte populaire nous ramène à des mythes et aurait

donc joué un rôle dans la transmission du savoir entre classes d'âges.

Le mythe s'adressait à une classe d'âge précise. Or, autrefois, l'enfance constituait une classe comme les autres — et non un simple passage vers autre chose, comme on l'a considérée ensuite. Dans le coutumier des enfants au moyen âge, on les voit élire leur roi, qui organisera le calendrier des fêtes des enfants et sera convié aux fêtes des fous comme les maîtres fous des différentes confréries. Les enfants ont alors un rôle important dans ces fêtes du début de l'année, à ce moment où le soleil est un enfant. C'est l'équivalent des Saturnales : pour la fête des Fous, on élisait un enfant qui était nommé évêque des enfants, portait la mitre et commandait pendant trois jours.

Les enfants commandent chaque fois que commence un nouveau temps et le nouveau temps est toujours un temps à l'envers. Rappelez-vous l'image de Platon : le temps est un balancier ; il va dans un sens et, quand il est au bout, repart dans l'autre sens. Et là nous retrouvons les biquets. Pourquoi ? Parce que l'image de ce temps inversé, c'est toute l'aventure de Cronos et de son fils Zeus.

Cronos, dieu du temps, dévore ses enfants l'un après l'autre, puis les vomit dans l'ordre inverse et le dernier — celui qu'il aurait dû avaler, mais qui a été remplacé par une pierre, c'est Zeus. Le plus jeune, le petit biquet. Zeus, comme le biquet dans le ventre du loup, a été caché dans la nuit d'une grotte profonde. Il a été, aussi, nourri par la chèvre Amalthée. Faut-il donner un rôle à l'horloge, où se cache, dans les versions populaires des Biquets, le petit dernier ? Ce serait trop beau : que le septième soit dans l'instrument à mesurer le temps ! Selon la tradition, quand il y a dans une famille sept garçons consécutifs, le dernier est sorcier : le "maclou", le "marcou", il a le pouvoir de guérir, et dans beaucoup de contes, c'est lui qui renverse la situation, qui tire les autres d'affaire. Quant au loup, c'est Cronos : tous deux sont dévorateurs.

Les contes traditionnels sont d'une inépuisable richesse symbolique.

« L'idée d'écrire des histoires pour les enfants n'est-elle pas une idée moderne ? Autrefois, les contes ne s'adressaient-ils pas à tous les âges, à l'occasion des veillées, par exemple, où étaient réunis grands et petits ? »

On a eu, dès le XVI^e siècle, les *Contes de ma mère l'Oye*, qui étaient plutôt pour les enfants ; et nous avons parlé des contes à faire peur, qui leur étaient destinés. Quant aux veillées, il en existe d'excellentes descriptions, et l'on n'y voit pas intervenir les enfants, mais plutôt la classe des célibataires, en quête d'une fiancée. Les jeunes filles et les vieilles se réunissaient pour filer ; elles échangeaient leurs recettes, leurs petites croyances, leurs formulettes en attendant que les garçons viennent faire des farces, proposer des devinettes du genre Valentin, et toutes sortes de jeux verbaux.

Mais les enfants ont encore un folklore très important de comptines, devinettes, réponses attrapes, qui supposent une grande dextérité verbale, et ils s'entraînent ainsi à l'acquisition des structures du langage. Piaget, qui a fait toute une étude sur les billes, aurait pu se demander si les sons des mots ne pouvaient pas fonctionner comme des billes.

Un exemple : « Il n'y a pas plus loin de chez Mme de Coutufon à chez Mme de Foncouth... », etc. Qu'est-ce que cela veut dire ? Celui qui n'a pas acquis la dextérité verbale est puni tout de suite car il dit une obscénité. On peut encore recueillir quantité de jeux de ce genre dans les cours d'école.

Ce que les enfants pouvaient connaître des veillées, c'étaient les petites devinettes, les énigmes populaires à double sens : « Poil contre poil, avec un bâton au milieu » ; on évoque une image obscène, mais la réponse ne l'est pas : « Un timon, avec deux bœufs de part et d'autre ». La première fois, on est embarrassé et c'est une initiation ; seul un enfant peut dire : « Je ne comprends pas, pourquoi vous riez ? » et c'est comme cela qu'il apprend.

Tous ces jeux de langage, c'est en grande partie ce que nous avons perdu. Il y avait là une poésie qui allait de soi et qui était quotidienne : « Qu'est-ce qui a

une seule dent et qui traverse la rivière sans se mouiller ? — C'est la cloche, la voix de la cloche qui passe au-dessus de l'eau. » Ou encore : « Trente-deux petites demoiselles assises avec une reine au milieu » (la bouche avec la langue et les dents). Toutes ces images, toutes ces manières de parler méritaient de vivre.

Les enfants apprenaient ainsi ce qu'est parler véritablement, et que la parole n'est pas directe. Ils découvraient la poésie, la métaphore et toutes les figures de style, que l'école ne leur apprend pas.

Claude Gaignebet, chargé de cours à Paris I Sorbonne et à Paris X Nanterre, est l'auteur, notamment, d'une étude sur Le folklore obscène des enfants parue chez Maitsonneuve en 1974.

Loup y es-tu ?

Un courant récent tend à donner du loup une représentation atténuée, différente des images terrifiantes qu'on connaissait, et pas nécessairement plus exacte. Dans le passé on s'était défendu contre la peur du loup en le ridiculisant dans le *Roman de Renard*. Aujourd'hui ce n'est pas directement au loup que l'on s'attaque, mais à son image. On cherche à lui régler son compte, à ce grand méchant loup...

Le loup de Marcel Aymé fond devant Delphine et Marinette : « Ce que je peux être bon, songeait-il avec délices, ce n'est pas croyable. » Mais les fillettes jouent si bien avec lui à « Loup y es-tu ? », elles ressemblent tellement au Petit Chaperon Rouge, qu'il se jette sur elles et les dévore. L'humour de F'Murr, dans *Au loup!*, des *Contes à l'envers*, de P. Dumas et B. Moissard, ou « Little Green Riding Hood » de Rodari, dans la revue américaine *Crickett* joue aussi avec les contes traditionnels.

Des histoires ont été écrites dans l'intention évidente de chasser la peur du loup de l'esprit des enfants. Deux exemples, très similaires sur le fond : *Marlaquette*, chez le Père Castor, et *Le loup qui mangeait de la salade*, chez Casterman. Un loup promet à une petite fille de ne plus tuer pour se nourrir, et il s'anémie ; on le délie alors de son serment, il retrouve la santé, et on nous assure qu'il n'a plus jamais mangé d'enfant.

Pouchi, Poucha et le gros loup du bois, de Monique Bermond chez Delarge, répond à ce genre d'histoires. « Je suis un loup qui ne mange personne ». Alors les gens l'ac-

Sous la direction de Jean Cuisenier, conservateur en chef du Musée des Arts et Traditions populaires, une collection de contes et récits se prépare chez Gallimard pour la fin de 1977. Chaque volume réunira contes, comptines, chansons, bouts-rimés, de préférence dans leurs variantes spécifiquement régionales. Les textes seront recueillis soit par enquête sur place, soit dans les almanachs, livrets de colportage ou œuvres folkloristes. Une courte présentation situera le milieu géographique, historique et culturel, avec une carte et des images locales anciennes. Un des textes sera publié dans la langue locale, avec traduction en français courant. Parmi les premiers titres prévus : contes et récits du Bas-Languedoc, du Narbonnais, du Queyras, des Cévennes.

cueillent et le nourrissent. Mais ce loup est logique, et il ne voit pas pourquoi les hommes mangeraient des poulets rôtis. Histoire qui se rit d'elle-même, et des autres histoires qui l'ont précédée.

Cette tendance est à rapprocher des ouvrages tels que celui de Frison-Roche *Les seigneurs de la faune canadienne*, ou de Farley Mowat *Mes amis les loups*, qui s'attachent à démystifier le loup par l'étude de son comportement.

On s'aperçoit, à travers des ouvrages très différents, documentaires ou fiction, que l'on est au cœur d'une polémique à propos du loup ; le grand méchant loup n'est pas encore vaincu, et quand il en est question, on perçoit toujours une intention chez l'auteur. Le loup terrifiant disparaîtra, par quoi sera-t-il remplacé ? Cette question dépasse le loup, qui n'est que le symbole d'une certaine loi universelle qui s'impose à tous, enfants et adultes.

Nicolas Verry



Goilib : le loup végétarien. Rubrique à brac, tome 1, Dargaud.